

Tombeau pour Roger Peyrefitte

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

Si Roger Peyrefitte avait été reçu à l'Académie française au fauteuil de Henri de Montherlant, on aurait entendu le discours d'un Grec à un Romain, discours dont nous trouvons une préfiguration dans *La mort d'une Mère*. Cette conversation est une des pièces maîtresses du livre. On sent bien qu'elle a été reproduite telle qu'elle a été prononcée.

Roger Peyrefitte vient d'être alarmé par un rêve sur la santé de sa mère, qui est malade, âgée et qui habite la province. Il décide de partir à son chevet mais il s'accorde un délai de trois jours pour mettre en ordre diverses affaires qui le retiennent à Paris. Son ami Montherlant blâme ce délai, mais blâme aussi sa tendresse d'âme. On retrouve ici l'auteur de *Service inutile* et de *Port-Royal* qui écrivait : *Si vous êtes chrétien, soyez-le sérieusement. Si vous êtes patriote, ayez des vertus civiques*. Il déclare pareillement : *Si vous aimez votre mère, partez sans retard. Mais rien ne vous oblige à l'aimer*. Le Christ lui-même fut assez distant vis-à-vis de la sienne.

Ce goût de la logique est évidemment l'ennemi de la vie telle qu'on la comprend généralement. Comme l'est d'ailleurs un certain christianisme. C'est une passion qui s'exerce et tire sa force de ce vide. *Quelle que soit la limpidité de votre cœur, dit-il, vous avez de la chance : vous allez perdre une mère à un moment où vous êtes capable à la fois d'en souffrir et d'en jouir (d'en jouir atrocement), en un mot de le comprendre. Moi, j'ai perdu la mienne sot-*

tement ; j'étais trop jeune. Je me suis délivré d'une présence obsédante et j'ai raté l'une des grandes chances de la vie : la mort d'une mère.

Roger Peyrefitte se défend sur les deux terrains. *Comment pouvez-vous me parler de ma mère, vous qui ignorez l'affection ? Vous prédites le malheur parce qu'il est tragique et plus conforme à votre horreur de l'humanité*. Il sent qu'il a tort en ne partant pas tout de suite, mais il dissimule cette faute en reprochant à Montherlant sa dureté. (Il dit encore : *Alors qu'il prône la joie de vivre, Montherlant est un pessimiste de nature. Mais jusque dans son pessimisme, il y a une source d'énergie allante qui vous conduit à la joie par la rage.*)

Humaniste et provocateur

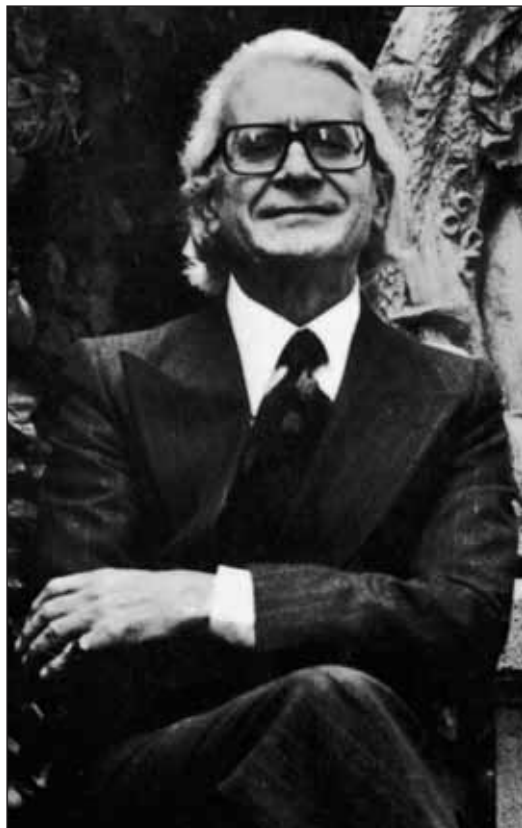
Dans *La mort d'une Mère*, Roger Peyrefitte se condamne et tous les hommes avec lui. Puis il se pardonne. On partage sa douleur. On n'en retourne que plus brutalement dans un monde exaspérant : celui de la famille, de la littérature, jusqu'au télégramme de Montherlant : *Soyez fort, ne vous mariez pas, n'entrez pas dans les ordres, ne partez pas pour l'Afrique. Achetez un chat*.

Peyrefitte n'eut pas trop de mal à obéir à son ami, car il était né écrivain. Et comme il aimait la beauté des garçons et la Grèce, il acheta des statues d'éphèbes dont il meubla son appartement.

Oltre le fait d'avoir été un fils aimant et déchiré, Roger Peyrefitte aime les concours, les potins et le scandale, comme en témoignent ses livres controversés sur les juifs et les Américains. Il fut aussi un des très rares écrivains contemporains pour qui l'Antiquité reste une source d'émotion. Il citait volontiers Anatole France comme son maître et ne cachait pas qu'il avait lu Gaston Boissier et Abel Hermant avec plaisir. Mais on peut imaginer que ces auteurs érudits et galants n'ont jamais remplacé dans son esprit Théocrite, Horace, Ovide et Tibulle. Les traits de son caractère, ses vertus littéraires ont encore cet accent. Il était fait pour l'élégie, l'épître et la satire. C'est un ennemi de l'emphase et du tragique, mais il n'est pas étranger à la pitié, comme nous l'avons vu en lisant *La mort d'une Mère*, et comme le montrent aussi ses réflexions sur la piété populaire italienne.

Avec tout cela, il n'est pas la victime d'une image pédante du passé. Il se promène en pensant à Platon comme à un ami resté en Grèce et qui fit l'expédition avant lui. Il écrivait un français soigné et élégant qui sentait son XVIII^e siècle, et ne voyait pas de contradiction entre le fait de pratiquer l'amour de la beauté des jeunes gens et celui de pratiquer la religion catholique. Si la foi angoissée d'un Pascal, enfantine d'un Bernanos, ou fanatique d'un Bloy ne fut pas son partage, sa grammaire, elle, resta toujours catholique. C'était en tant qu'artiste, un excellent conteur à la Mérimée, qui ne traînait jamais. Circonstance inappréciable.

Je voudrais, pour terminer, citer les dernières lignes des *Amitiés particulières*, le roman qui fit sa notoriété et le lança dans la carrière. Elles apportent un dénouement qui n'est pas tellement actuel. Le bon héros de roman, au XX^e siècle, se tue. Mais Georges, après la mort de son ami, se sent possédé par un autre sentiment. Il s'écrie : *Tu n'es pas*



Roger Peyrefitte.

l'enfant des prières et des larmes, mais l'enfant de mon amour, de mes espoirs, de ma certitude. Tu n'es pas mort, tu n'as passé qu'un instant sur l'autre rive. Tu n'es pas un dieu, tu es le garçon que je suis, tu respirez en moi, mon sang est le tien. Ce que j'ai vraiment, tu le possèdes. Ainsi que nous l'avions souhaité, nous serons désormais toujours ensemble, et c'est à moi de redire : « Que c'est beau : toujours ! »

Il approchait de la maison. Il allait y rentrer avec un hôte caché qui ne le quitterait plus. Une nouvelle existence commençait pour eux. Le deuil d'aujourd'hui appartenait à l'ancienne. Demain c'était le premier anniversaire de Georges et d'Alexandre. Demain ils auraient quinze ans.

G. J.